sais quelles sonorités étranges vous mettant au cœur un commencement d'émoi.

Roulé dans une peau de "carriole", dans un coin, les deux bœufs tout près de moi ruminant leur pâture de foin, je me disposai enfin au sommeil, car je tombais littéralement de fatigue. Mais, que je fus donc lent à m'endormir ! Songez donc, je n'avais pas encore quinze ans—ô Roméo ! l'âge de Juliette !—et je faisais dans le temps mes délices des exploits de Bras-de-Cuir, dans les romans de Fénimore Cooper. Enfin, tout se brouilla, se confondit, devant mes yeux qui s'étaient obstinés à rester ouverts le plus longtemps possible, et je rêvai que j'étais devenu le chef d'une puissante tribu, et que, au retour d'une fructueuse expédition contre les Visages Pâles, tous mes jeunes braves m'avaient acclamé et dansaient une furieuse sarabande de guerre autour d'un immense brasier montant jusqu'au zénith...Un peu plus, et je me réveillais, tout comme le roi Lajoie, bien décidé à ébranler quelque part l'univers du bruit de mes hauts faits...

Tout de même, en a-t-il coulé, de l'eau, sous les ponts du Yamaska, depuis ce bon vieux temps !...

SYLVA CLAPIN.

Quels sont les inconvénients du camp ?

—D'abord, d'être exposés aux maladies, vu la chaleur torride du jour à laquelle succède la fraîcheur mortelle de la nuit.

Ensuite, la tarentule, espèce de grosse araignée, commune en Italie. Cet insecte est fort dangereux, sa piqûre amenant souvent la mort.

Vous ai-je donné la superficie de notre camp ? Je crois que non.

Il a bien quarante arpents de long sur près de trois de large. Il forme une jolie petite ville avec ses rues, ses boulevards. Chaque compagnie de zouaves forme un carré que bordent des rues.

Ma tente se trouve vers le milieu du camp, dans la rue Lorette. Ce nom a été donné à cette rue en souvenir des combats de Lorette et de Castelfidardo, auxquels assistaient beaucoup de nos officiers.

Tous mes amusements, je les partage avec Georges et Marion (1). Mais il est assez difficile que nous soyons toujours ensemble, les exigences du service nous séparant très souvent. L'un est de garde quand l'autre est libre, tandis que le troisième peut être de corvée, etc.

C'était la première fois de ma vie que je me servais d'un fusil ; vous pouvez penser que je n'étais pas trop vaillant ! Mais après les deux ou trois premières cartouches, j'étais un des plus ardents à faire le coup de feu.

Après une fusillade bien nourrie, nous fûmes censés vainqueurs : à huit heures du matin, nous faisions notre entrée, baïonnette au canon, dans la ville conquise.

Nous prîmes la soupe à Albano. Puis nous eûmes quelque temps de liberté dont je profitai pour visiter les environs, pleins de souvenirs remarquables, et d'une beauté si pittoresque.

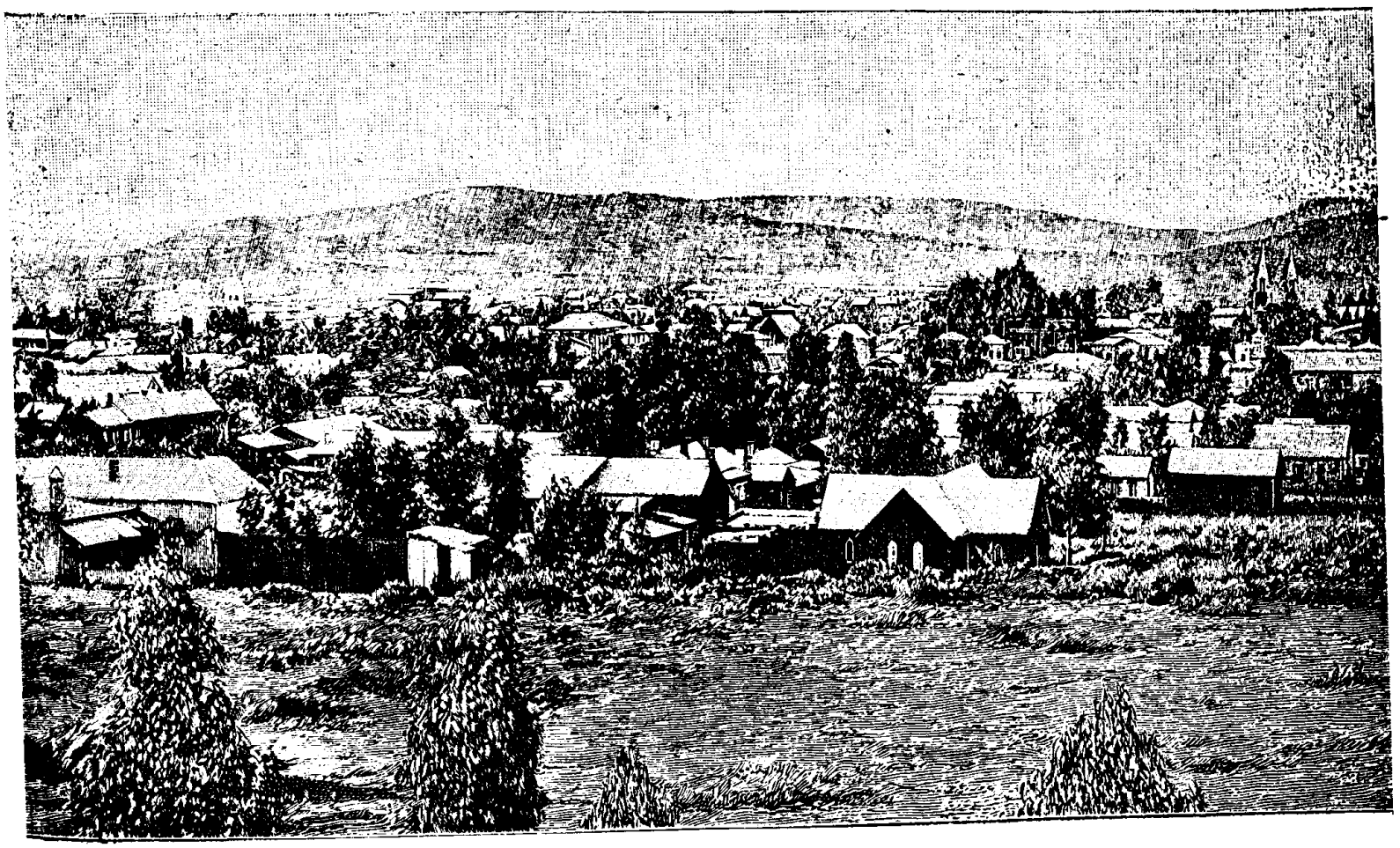
Nous visitâmes le tombeau des Horaces et des Curiaces, sur la route qui conduit à l'Ariccia.

Tout le monde connaît le célèbre combat des Horaces et des Curiaces, sous le règne de Tullus Hostilius, si je me souviens bien. Tout le monde en connaît aussi le résultat : ce fut la suprématie de Rome sur tout le Latium.

Ce fut en mémoire de ces vaillants soldats, morts les uns et les autres pour leur patrie, que les Romains érigèrent ce tombeau sur lequel ont passé, jusqu'ici, vingt-cinq siècles.

Les clairons sonnèrent le rappel. Puis, nous reprîmes le chemin du camp où nous arrivâmes vers 7 heures du soir, sans que j'eusse éprouvé trop de fatigue.

LEON DES CARRIES.



Etat-Libre d'Orange.—Vue générale de Bloemfontein

SOUVENIRS DE ROME

ROCCA DI PAPA, 2) août 1868

Mes chers parents,

Vous vous demandez sans doute quels agréments nous pouvons avoir au camp ?—Pour moi, le camp me rappelle le Côteau Saint-Pierre avec lequel le site a beaucoup d'analogie. La campagne est charmante : et vous savez mon bonheur d'habiter à la campagne.

C'est dans ces endroits délicieux que l'on comprend mieux Virgile L'inspiration devait lui être facile, et devant la nature si belle, si riche, de ces montagnes courant du nord au sud de l'Italie, avec leurs petites ramifications tantôt couvertes de bois, tantôt disparaissant sous les moissons qui, comme la mer, ondulent à la moindre brise ; devant tout ce bonheur répandu par la Providence sur ce coin réservé au Vicaire de son Christ, on se surprend à répéter avec le grand poète :

O fortunati nimium sua si bona norint Agricolae !...

Toute médaille a son revers.

Nous ne sommes pas non plus sous la même tente : mais nous n'en éprouvons que plus de joie à nous réunir chaque jour où cela nous est possible.

Le 22 août 1868.

Hier, 21 août, nous avons eu l'exercice militaire que les soldats français—et les Zouaves Pontificaux- appellent : *La petite guerre.*

Nous avions à faire le siège de la petite ville d'Albano (l'ancienne Albe-la-Longue, la rivale de Rome naissante).

Pour y arriver, nous avons passé par monts et par vaux.

Dès que nous fûmes à portée de la ville, nous en commençâmes le bombardement. Le canon tonnait—sans toutefois causer le moindre dégât, parce qu'on n'employait que des gargousses.

Après un bombardement dont le temps était fixé par notre état-major, l'infanterie donna. La fusillade dura au moins une demi-heure.

(1) Nous rappelons qu'il s'agit du notaire Marion, décédé en 1899. N. d. l. R.

L'OUBLI DES HOMMES

—Quel homme fut jamais si grand, qu'il se pût croire
Certain, ayant vécu, d'avoir une mémoire
Où son souvenir, jeune et bravant le trépas,
Pût revivre une vie et ne s'éteindre pas ?
Les larmes d'ici-bas ne sont qu'une rosée
Dont un matin au plus la terre est arrosée,
Que la brise secoue, et que boit le soleil ;
Puis l'oubli vient au cœur, comme aux yeux le sommeil.

ALFRED DE MUSSET.

L'amour de la patrie est la première vertu de l'homme civilisé.—NAPOLEON.